

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Traductions d'Y. Lebeau

Himmelweg, 2006

Hamelin, 2007

Les Insomniaques

suivi de

Copito ou les Derniers Mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone, 2008

La Tortue de Darwin, 2009

La Paix perpétuelle, 2010

Traductions de D. Poulange et J. Lavelli

Le Garçon du dernier rang, 2009

Lettres d'amour à Staline, 2011

JUAN MAYORGA

Le Cartographe

Varsovie, 1/400 000

Texte français

Yves Lebeau

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte et sa traduction en français ont fait l'objet d'une commande du Centre Dramatique National, Institut National des Arts de la Scène et de la Musique (Inaem), ministère de l'Éducation, de la Culture et du Sport, gouvernement d'Espagne.

CDN

Centro Dramático Nacional



Pour Reyes Mate.

Titre original

El cartógrafo

Varsovia, 1/400 000

© Juan Mayorga, 2012

Les droits de représentation des textes de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de Irène Sadowska-Guillon : Tour Helsinki – 50, rue du Disque, 75013 Paris – tél. : 01 46 27 46 30 – mail : guillofo@orange.fr.

© 2012, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON

Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-344-0

À Varsovie, entre 1940 et aujourd'hui.

RENAUD. – Ça va ? Comment tu te sens ?

BLANCHE. – Bien, ça va bien.

RENAUD. – Qu'est-ce qui s'est passé, où tu étais ? Je ne savais plus quoi faire, moi. J'ai appelé la police, les pompiers, j'ai appelé tous les hôpitaux de Varsovie.

BLANCHE. – Je suis désolée. J'ai perdu la notion du temps.

RENAUD. – « J'ai perdu la notion du temps. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je t'ai appelée un nombre incalculable de fois. T'as aussi perdu ton téléphone ?

BLANCHE. – J'ai dû le laisser ici.

RENAUD. – On avait rendez-vous, tu te souviens ? Une invitation à déjeuner chez l'ambassadeur. On devait se retrouver sur place à deux heures. Je suis resté sans nouvelle toute la journée.

BLANCHE. – J'y suis allée, j'ai pris la direction de l'adresse que tu m'avais indiquée. À pied, avec ton plan, j'avais grandement le temps. À côté d'un terrain de basket en ciment, il m'a semblé voir une

vieille église. Je croyais que c'était une église, mais en m'approchant j'ai vu que non. Y avait une voiture de police devant la porte, mais personne ne m'a rien demandé. Ils m'ont fait signe simplement de me couvrir la tête. Quand il n'y a pas de culte ils laissent entrer, simplement ils te demandent de donner quelque chose pour l'entretien. Jamais je n'étais entrée dans une synagogue. Et toi ?

RENAUD. – Qu'est-ce que tu me racontes ? Toute l'ambassade est à ta recherche.

BLANCHE. – À l'intérieur, ce n'est pas du tout comme dans nos églises. La disposition des bancs, les étagères pleines de livres... Il y avait là deux hommes qui parlaient anglais. L'un d'eux disait que c'était un miracle qu'elle soit encore debout, que les Allemands s'en étaient servis d'étable, c'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas brûlée. Ils m'ont vue, aussitôt ils m'ont indiqué un petit escalier. Quand j'ai vu la pancarte, j'ai compris que c'était l'espace réservé aux femmes, elles se tiennent là-haut pendant le culte. C'est comme un grand promenoir. Et justement, ils préparaient une exposition. Des rouleaux de pellicule retrouvés, de cette époque.

RENAUD. – Quelle époque ?

BLANCHE. – Celle du ghetto. Un homme collait des étiquettes. Sous chaque photo, en polonais et en anglais, le nom de la rue où la photo est censée avoir été prise. On voit comment ils s'organisaient pour le transport, parce que les voitures étaient interdites, mais ils avaient un tramway et des taxis

à pédales. Le commerce, la police. Ils avaient leur propre police.

RENAUD. – Je sais, tout ça je l'ai vu au cinéma.

BLANCHE. – Les gens. Coiffeurs, boxeurs, prostituées. Une noce. Des enfants. Je me suis dit que j'allais marquer sur mon plan les lieux des photos. Je croyais que les rues auraient changé de nom ou que même elles n'existeraient plus, mais j'en ai retrouvé plein. Chaque croix, c'est une photo. 35 rue Nowolipie. L'angle des rues Zelazna et Chlodna – y en avait plusieurs de la rue Chlodna. Bonifratska à hauteur de la place Krasinski. L'angle des rues Dzika et Gesia. En sortant, je me suis dirigée vers le croisement Zelazna-Ogrodowa, c'était ce qu'il y avait de plus près sur la carte. Aujourd'hui, tu as les barres d'immeubles du communisme, il ne reste rien de ce qu'il y avait sur la photo. Puis j'ai poussé jusqu'à Zelazna-Chlodna. Rien. Cela dit, rue Chlodna, j'ai repéré une maison qui peut dater de cette époque, une maison...

RENAUD. – Attends. Tu vas me redire tout ça. Moi, il faut que j'appelle l'ambassadeur et je ne peux pas lui raconter ton histoire de photos.

BLANCHE. – Je n'ai rien dit. Tu oublies ce que je t'ai dit. « En quittant la maison j'ai senti un coup, on m'a jetée dans une voiture, quand j'ai repris connaissance, je me trouvais en rase campagne. » Ça lui semblera plus plausible à ton ambassadeur ? Non, attends : « Je suis rentrée dans un bar, j'ai fait la connaissance d'un homme, il m'a offert un verre... »

RENAUD. – Pardon. Excuse-moi. Tu as repéré une maison qui date de cette époque. Je t'en prie, continue.

BLANCHE. – À ce niveau de la rue. Une maison de deux étages, donnant sur une cour. J'étais là, à regarder à travers la grille, quand j'ai remarqué une fillette qui m'observait, dissimulée derrière le rideau d'une fenêtre. Je me suis dit qu'elle risquait d'avoir peur et j'ai repris la rue Karmelicka jusqu'à Nalewki. Une des photos expliquait que c'est là que la rébellion a commencé, mais rien ne l'indique, disons que moi je n'ai rien vu. Dans le parc, ici, oui, il y a un grand monument, le socle est couvert de fleurs et de bougies. Un groupe d'hommes, ils font penser à des naufragés débarquant sur une île. Mais ce qui étonne, plus encore que les statues, c'est le vide autour, ce vide qui les entoure. En face, ils ont fait un musée aux juifs polonais. Des gamins fumaient sur les marches du musée. Après j'ai suivi la rue Zamenhofa et presque aussitôt, ici, au croisement avec Mila, je suis tombée sur un autre monument. Pas de personnages, rien qu'une pierre noire, brûlée, une pierre des ruines du ghetto. Avec dessus quantité de noms gravés. Les noms des derniers à avoir résisté, ils sont dessous, là où ils sont tombés, elle a l'air toute perdue cette pierre, entre les barres d'immeubles. Sur une des photos, la rue grouillait d'enfants, c'était la rue la plus gaie du monde. Aujourd'hui, plus rien. Et là, j'ai réalisé que la nuit était tombée et que j'avais marché toute la journée.

RENAUD. – Tu as mangé ? Tu devrais manger un morceau.

BLANCHE. – Il n'y a pas que les gens qui manquent. C'est comme si tout s'était évaporé.

RENAUD. – Tu ferais mieux d'aller te coucher. On parlera demain. Je vais les prévenir que tu as refait surface.

BLANCHE. – Cette maison, tu la vois sur la carte. Tu te rends compte que notre maison se trouve à l'intérieur du ghetto ?

Un Vieil Homme figé comme sur une photographie.

SAMUEL. – Je peux vous aider ?

BLANCHE. – Je ne comprends pas. Je ne parle pas polonais.

SAMUEL. – Italienne ?

BLANCHE. – Française. Pourquoi vous les enlevez ?

SAMUEL. – Vous les connaissez par cœur. Vous êtes venue hier. Et avant-hier.

BLANCHE. – Pourquoi vous les décrochez ?

SAMUEL. – L'exposition est reportée.

BLANCHE. – ?

SAMUEL. – Il y a un litige rapport à la propriété des photos. Le juge a décidé de les saisir en attendant d'y voir plus clair.

BLANCHE. – ... ?

SAMUEL. – Un ouvrier les a retrouvées en creusant une tranchée. Dans une boîte en laiton, six rouleaux

de pellicules. Il a rapporté la boîte à la police. Les policiers ont développé les photos, quand ils ont vu de quoi il retournait, ils les ont apportées ici. Maintenant, l'ouvrier demande un dédommagement.

BLANCHE. – ...

SAMUEL. – Le propriétaire du terrain est aussi sur le coup. Il réclame les pellicules.

BLANCHE. – ...

SAMUEL. – Et ce n'est pas tout. Y a un Allemand. Lui prétend que l'auteur des photos c'est son père. Ce serait le comble, non, qu'elles tombent entre leurs pattes. Le juge se penche sur la question. À qui elles appartiennent ? Aux descendants de celui qui les a prises ? Aux descendants de ceux qui sont sur les photos ? À la Pologne, à l'Allemagne, à Israël ? Ils se penchent sur la question. Moi, voyez-vous, j'ai confiance. Est-ce qu'on sait pourquoi on est là, vous et moi, à discuter, en ce moment, pourquoi cette synagogue est encore debout ? Personne n'est parfait, même le Diable. Il oublie toujours un détail, il laisse toujours un truc traîner. Elles sont belles, non ?

BLANCHE. – Elles ne sont pas tristes.

SAMUEL. – Ils ne posent pas. Ils ne savent pas qu'ils sont pris en photo. Ma grand-mère a vécu dans cette rue.

BLANCHE. – Maître Grabowski enseignant l'art du violon.

SAMUEL. – Maître Grabowski ?

BLANCHE. – Un nom que je lui donne. Je ne sais pas si c'est un nom juif.

SAMUEL. – C'est pas juif. Les deux grosses, là, comment vous les appelez ? Comment elles pouvaient être aussi grosses ?

BLANCHE. – Voyons, c'est Milena et Flora. Des prostituées.

SAMUEL. – Je n'y aurais pas pensé.

BLANCHE. – Il devait bien y avoir de tout, non ?

SAMUEL. – C'est probable. Comment vous trouvez Varsovie ?

BLANCHE. – Je n'ai encore eu le temps de rien voir. Une photo sans étiquette.

SAMUEL. – Celles qui n'en ont pas, c'est qu'on ne sait pas où elles ont été prises. Je peux vous montrer la ville. Vous aimez danser ?

BLANCHE. – J'aimais bien.

SAMUEL. – Je connais l'endroit, à Varsovie, où se retrouvent les vrais amateurs de danse.

BLANCHE. – Non, merci.